

J'aurais voulu être un artiste!

Installés dans leur coquille institutionnelle, les étudiants en art se doutent-ils de ce qui les attend?

MONA HAKIM

Mais qu'est-ce qui motive donc les jeunes à poursuivre des études en arts plastiques? Ne font-ils que se rajouter à la horde d'artistes déjà forcés de se soumettre à la loi de la jungle? On se bouscule ferme aux portillons des galeries qui ne peuvent manifestement pas fournir à la demande. Elles-mêmes ayant le souffle plutôt court en ces temps capricieux. Bien installés dans leur coquille institutionnelle, ces étudiants sont-ils au courant de la situation qui prévaut à l'extérieur? A quoi correspondent leurs attentes? Pour en savoir plus long, nous nous sommes infiltrés dans une classe de 3ème année au bac à l'UQAM et dans celles de 1ère et 2ème année à l'Université Concordia.

La «vraie vie»

Difficile de saisir le pouls exact de ces jeunes. Les opinions sont partagées, on se bute parfois à certaines contradictions, le futur leur semble encore lointain et flou. À l'unanimité cependant, leur motivation provient d'un besoin personnel, vital, presque égoïste, d'une passion, d'une nécessité semblable à une drogue, d'une liberté d'expression. Tous sont pourtant conscients qu'ils ne pourront vivre uniquement de leur art et devront donc se résigner à occuper des emplois connexes pour payer matériel et loyer. Mais entre-temps, de leurs propres aveux: «On vit au jour le jour, on ne veut pas penser à plus tard. On essaie de se raccrocher à un rêve».

Aussi grande que soit cette nécessité de créer, l'art pour eux n'est pourtant pas une profession. Parce que profession rime avec métier permettant de gagner sa vie, l'art, du coup, ne rentre pas dans cette catégorie. Voilà une équation tout élémentaire et on ne peut plus terre à terre. Mais alors si ce n'est pas une profession, comment le définir? «C'est une philosophie de vie. Une attitude marginale» répondra cette étudiante de l'UQAM. «C'est notre seule façon d'avoir une emprise sur la vie», répliquera sa coéquipière. Pour une autre, de Concordia, qui a déjà côtoyé le marché du travail: «Il faut apprendre à vivre avec l'insécurité. Si on a vraiment ça dans le sang, le manque d'argent ne doit surtout pas nous empêcher d'aller dans ce domaine. Et puis de toute manière, il n'y a pas plus d'emplois dans les autres secteurs».

Repoussant au maximum l'échéance de leur entrée dans la «vraie vie», la plupart d'entre eux poursuivront des études à la maîtrise. L'école offre pour le moment toute la sécurité nécessaire: accessibilité des matériaux, échanges avec professeurs et autres étudiants, milieu stimulant, disponibilité d'espaces d'expositions, possibilité d'explorer et d'acquérir une structure, alors pourquoi pas en profiter le plus longtemps possible.

Farmi leurs attentes, il y a bien sûr la reconnaissance, bien que le réseau institutionnel, déjà engorgé, ne soit pas pour eux un chemin obligé. «On veut surtout que nos œuvres soient fréquemment montrées, explique un étudiant. Pour ça, il faut se débrouiller par nous-mêmes, réfléchir à d'autres moyens d'exposer, trouver de nouveaux lieux de diffusion. Ça peut être la rue, les lieux pu-

blics, les espaces marginaux, chez soi». «Pour se faire connaître, reprend un autre, il faut oser, savoir se défendre, avoir un sens poussé du marketing, rencontrer les bonnes personnes». Pour certains, les galeries parallèles semblent des lieux plus libres d'expressions.

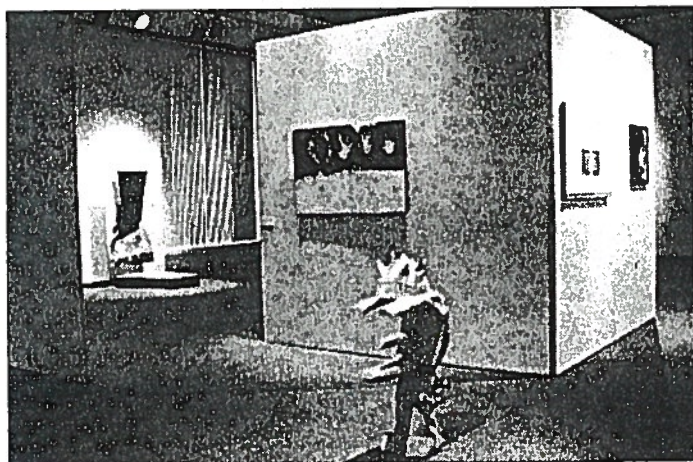
La peinture en question

À savoir si l'art s'adresse au grand public ou à des spécialistes, chacun y va de ses propres hypothèses. Par manque d'arguments solides, on n'arrive pas à faire consensus là-dessus. Plusieurs s'accordent à dire cependant que les œuvres ne sont pas particulièrement faciles à comprendre pour tout le monde et demandent une approche particulière. «On vit dans un monde qui exige des preuves, confiera un élève de l'UQAM. L'artiste qui n'explique pas son travail, ça ne lui donne rien aujourd'hui». Une opinion que partageant en maugréant l'ensemble des étudiants. On semble s'y soumettre par obligation et non par goût.

Concernant les disciplines privilégiées, tous se considèrent artistes pluridisciplinaires. «On ne peut plus se permettre de se limiter à un médium. Il faut toucher à tout: photo, installation, vidéo, infographie. Nous évoluons avec le temps et profitons de la technologie qui nous est proposée», clament-ils à l'unanimité. Chez les étudiants de l'UQAM, la peinture fait plutôt office de parent pauvre et semble à leurs yeux dépassée. Elle sera alors intégrée à d'autres médiums ou fera l'objet de nouvelles expériences. «Les professeurs ne nous encouragent pas à faire uniquement de la peinture», soulignera l'une d'elles. Notons que nous sommes ici dans un classe de photo-mécanique et que ces étudiants ont délibérément choisi de se diriger dans de nouvelles avenues.

Autre son de cloche du côté de Concordia. Quoique ouverts à toutes disciplines, les élèves possèdent encore un grand respect pour la peinture et le dessin. De fait, on a toujours relevé certaines distinctions dans l'approche des deux universités. Alors que l'UQAM dirigera ses étudiants vers des techniques multidisciplinaires et un art plus conceptuel (aux dires des jeunes eux-mêmes), Concordia exige lors de l'inscription une base solide en dessin. «Lorsque j'ai voulu m'inscrire à l'UQAM, on m'a laissé entendre qu'avec mes préférences pour la peinture, Concordia serait idéal pour moi», confie cette étudiante qui a suivi ces bons conseils. Ici, le nombre important d'artistes peintres tels John McEwen, Guido Molinari, Tom Hopkins, Françoise Sullivan, Yves Gaucher, Russel Gordon est révélateur de l'orientation prise par l'université. L'UQAM, quant à elle, aura entre autres ses Yves Trudeau, Denis Rousseau, Michel Goulet, outre bien sûr une section très forte en techniques d'impression.

Quoi souhaiter de plus à ces jeunes artistes sinon de s'agripper solidement à leurs rêves. Les statistiques démontrent que 70% d'entre eux abandonnent en cours de route (il en reste pourtant une profusion sur le marché), environ 4% persévèrent et 16% se dirigent vers l'enseignement. Pour demeurer dans la bonne proportion, il faudra alors foncer, tête baissée.



Printemps/Plein temps 93, à l'UQAM.

